

vendredi 26 août 2016

Patrick Guillot

SUR LA TRADUCTION

SUR LA TRADUCTION (TROIS ESSAIS de Jean-François Billeter)

jeudi 25 août 2016

Hier, 24 août 2016, dans la librairie du Café Plùm, à Lautrec (Tarn), je repère un livre de dimension légère, dont le titre me retient : '*TROIS ESSAIS SUR LA TRADUCTION*'.

Les quelques lignes que je déchiffre à la volée, en l'ouvrant au hasard comme il se doit, me « parlent » directement. Est-ce parce que leur contenu est en phase – par hasard ? – avec un texte que je suis en train de composer ces jours derniers ?

Peu importe la raison, quand la décision est déjà prise : je prends. Ou plutôt : j'achète.

L'auteur du livre ? Jean-François BILLETER. Aux éditions ALLIA.

...

J'en ai commencé la lecture aujourd'hui. Il s'agit, donc, de la pratique de la traduction, mais dans le contexte le plus ardu pour nous. J'avais été bien averti par la 'quatrième de couverture', où l'auteur nous apprend qu'il en tient pour un « *principe de difficulté* » : mieux vaut penser avoir affaire à une tâche difficile, que l'on peut toujours espérer trouver ensuite plus facile qu'annoncée, que « *de la juger facile, et d'échouer faute d'en avoir compris les difficultés* ». Il conclut : « *Peut-être le cas du chinois est-il exemplaire de ce point de vue parce qu'il exige une conscience plus aiguë des problèmes à résoudre, et présente-t-il de ce fait un certain intérêt pour les non-sinologues.* »

Vous avez dit « non-sinologue » ? Parfait. Voilà qui me correspond rigoureusement !

Par contre, je ne suis pas tout à fait dépaycé face à la question de la traduction, à laquelle je me suis mesuré, un temps.

...

Je recommande, chaleureusement, la lecture de ce livre (de 120 pages) à toutes les personnes intéressées par tout ou partie de ces trois thèmes : 1)

les principes de la langue chinoise, 2) la question de la traduction, 3) la poésie – dans tous ses états.

Parce que, bien entendu, il s'agit ici de la traduction de poèmes.



J'ai apprécié de voir l'auteur déclarer, dès la première page du premier essai – 'POÉSIE CHINOISE ET RÉALITÉ' – que « *tenant la traduction de cette poésie-là (la grande poésie chinoise, dont il vient de tracer les limites pour lui), pour impossible, je vais tenter de l'approcher par une voie détournée* »... La traduction *impossible*...

Cela me rappelait quelque chose... Sans doute, le bafouillis par lequel j'avais prétendu présenter les traductions que j'avais moi-même, un temps, proposées – mais d'une poésie – celle de Hölderlin – beaucoup moins éloignée, exotique, que cette grande poésie chinoise...

Que disais-je alors ? ... Voilà : « Que la traduction soit à jamais imparfaite — incertaine — tient à son statut propre. Ce manque est sa vérité. »

N'était-ce pas dire que, d'un tout autre ordre que les imperfections provoquées par l'incapacité (réelle) du traducteur, il y a une imperfection « à jamais » (une impossibilité autrement dite) de toute traduction du poème, qui lui est consubstantielle ?

...

Par ailleurs, ce livre présente cet avantage d'en avoir deux : il enseigne *et* il engage à l'action – méditative. D'autant mieux que c'est en engageant à l'action qu'il enseigne, et qu'il engage à l'action quand il enseigne. Je veux dire qu'il « apprend des choses » en même temps qu'il « donne envie d'en faire »...

C'est ainsi que, pensant, grâce aux éclaircissements de Jean-François Billeter, j'avais compris ce qui était *dit*, en chinois, dans tel poème *Xun yinzhe bu yu*

de JIA DAO (779 – 843) présenté à la page 30, j'en propose cette version française :

Chercher l'ermite, ne pas le trouver

**Sous les pins, demander au garçon,
qui me répond : le maître cueille des simples
par là dans la montagne, la brume épaisse,
on ne voit pas où.**